Raconter son expérience migratoire

Les parcours de Halima, Salima, Fatima et Amina

Adelina Miranda

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/929>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.929

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 104-113

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Adelina Miranda, « Raconter son expérience migratoire », *Hommes & migrations* [En ligne], 1300 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/929> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.929

Raconter son expérience migratoire

Les parcours de Halima, Salima, Fatima et Amina

Par Adelina Miranda,
chercheuse en sciences sociales, université Federico-II, Naples

© Baptiste de Ville d'Avray / Hans Lucas

Les relations des femmes migrantes aux traditions et à la modernité, à leur pays de destination et à leur société d'origine sont complexes, tout comme les raisons de leur départ. Les migrantes d'Afrique du Nord parties pour la France négocient en permanence avec la pression du genre et les différences socioculturelles. Dans le même temps, elles constituent l'ancrage des familles entre plusieurs espaces.

La perspective de genre a apporté un nouvel éclairage sur les phénomènes migratoires et elle a progressivement sollicité une relecture de l'ensemble de ces processus⁽¹⁾. Les expériences migratoires de Halima, Salima, Fatima et Amina⁽²⁾ que nous présentons montrent la fécondité de cette optique. À travers leurs récits, elles mettent en relief comment hommes et femmes se sont retrouvés à gérer une situation migratoire commune, au-delà de la mobilité masculine et/ou de la sédentarité féminine. Elles témoignent que leur résolution de partir a été mûrie à l'intérieur d'un champ migratoire familial qui révèle que pour saisir la "disponibilité migratoire" féminine il faut considérer en même temps les sphères productive et reproductive. Leurs expériences montrent que mettre les rapports sociaux de sexe au cœur du débat sur les migrations signifie interroger une vision binaire élaborée à partir de pôles oppositifs (passé/présent ; tradition/modernité ; sociétés d'origine/d'arrivée) qui regarde les migrations comme un passage unilinéaire de l'un à l'autre, accompagné par la transition des logiques communautaires à l'individualisme, de l'asservissement à l'affranchissement individuel féminin.

Partir dans le cadre du regroupement familial ou partir "seule"

Les femmes que nous avons rencontrées viennent d'Algérie et du Maroc et elles ont connu des modalités migratoires différentes : Halima et Salima sont arrivées en France dans le cadre du regroupement familial pendant les années 1960 et 1970 ; Amina et Fatima sont parties "seules" au cours des années 1980 et 1990. Leurs expériences révèlent les nombreuses dimensions qui guident les projets migratoires féminins et rendent inadéquate l'explication dérivée des schémas théoriques traditionnels, fondés sur la logique du "cycle migratoire", c'est-à-dire la succession des sexes et des générations. Les récits de Halima, Salima, Fatima et Amina montrent que le devenir individuel est englobé dans un champ migratoire élargi ; leurs parcours s'insèrent dans des histoires familiales qui se sont construites entre migrations internes et internationales, entre pendularisme et stabilisation des pères et des maris.

"Mon mari est algérien, moi je suis marocaine. Il est rentré au Maroc en 1957, avec un groupe algérien. Après, il est parti d'Oujda à Souss, où il y a beaucoup de travail. Il est allé travailler là-bas avec les colons parce que, chez nous, Souss, le Sud, c'est là où il y a le travail agricole. Il était griffeur, il griffait les oranges... En 1966, je suis allée en Algérie chez sa famille. À l'époque, il n'était pas installé [en France]. Il venait comme saisonnier avec les colons. La première fois, il est venu avec un colon marocain. Après, il venait comme saisonnier

à la période du raisin, des pommes. Il restait trois à quatre mois, et après il partait. Avant, la France, c'était comme ça. Vous pouviez aller, rentrer et sortir" (Halima).

"Mon père a travaillé en France. Il restait un an, deux ans ici, et revenait en Algérie. Il a travaillé tout le temps à Lyon. Il a fait la navette. Il est venu en France une vingtaine ou une trentaine de fois. Ma mère, elle, n'a pas voulu venir. Elle disait qu'elle ne savait pas parler et, deuxièmement, c'est parce qu'on dit : 'On aime pas trop la France. Même si on est français'" (Salima).

"Moi, je suis née à Casa, où nous avons vécu. Mon père était mécanicien, ma mère ne travaillait pas et s'occupait des enfants. Mon père est né à Taroudant. Ma famille était à Taroudant et à Agadir. Mon oncle, à Agadir" (Fatima).

"Quand j'ai eu mon bac, mes frères ne voulaient pas que j'aille à l'université. Ils ont dit à mon père : 'Il ne faut pas la laisser partir à l'université ; les filles là-bas, c'est des putes, des filles ceci, cela.' Et mon père m'a dit : 'Voilà ce qu'ont dit tes frères, mais moi je ne veux pas, je veux que tu fasses tes études.' Et je suis partie à Alger" (Amina).

Avec leurs mobilités, ces migrantes créent des interconnexions et des discontinuités dans les champs migratoires déjà constitués. Leurs circulations se disposent à l'intérieur de situations dynamiques et relationnelles.

La plasticité des relations familiales

En même temps, le regard que Halima, Salima, Fatima et Amina portent sur leur expérience pose la question de l'action des forces non économiques⁽³⁾, notamment du choix matrimonial⁽⁴⁾, dans le cadre des migrations. Elles dévoilent que leurs itinéraires ont été guidés par la rupture avec les us et coutumes du pays d'origine, la répudiation, la volonté d'échapper à l'autorité parentale, de poursuivre leurs études ou bien de vivre en couple avec leur époux.

"Je me suis mariée en 1965. En 1966, nous sommes allés en Algérie, tous les deux. En 1968, on est rentrés au Maroc. En 1968, il est parti à Paris. Je suis restée avec ma mère. Quand il m'a dit : 'Tu viens en France.' J'ai répondu : non. Je ne voulais pas aller dans un pays dont je ne connaissais pas la langue. Mais, avec le temps, je n'en pouvais plus... Mon mari m'a dit : 'Viens en France, mais je n'ai pas l'argent pour le voyage.' Je lui ai répondu : 'Ne t'inquiète pas pour l'argent, moi j'en ai.' C'est ma dot que j'ai vendue. 50 pièces en or. J'ai fait mon passeport et celui de mon fils" (Halima).

"Je suis venue avec mon mari. Je me suis mariée là-bas en janvier 1971. Cinq mois après, je suis venue ici. Je voulais vraiment venir en France ! Parce que mon père m'a interdit de sortir à l'âge de 13 ans, parce que chez nous, là-bas, les femmes ne sortent pas. Il faut qu'elles sortent avec le voile, vous savez le haïk, le truc blanc. Avec la voilette, l'hadjar. Alors le jour où la

famille de mon mari elle est venue, j'ai pensé : 'Je vais me marier, je vais aller en France, et je vais être libre. Je veux être libre, je ne veux pas porter le voile.' C'est pour cette raison que je suis venue en France"(Salima).

"Je suis venue en 1984, après un divorce en 1981. J'ai choisi de partir trois ans après mon divorce, à cause de ma famille, des gens, des problèmes que rencontre une femme toute seule, qui n'a pas le droit de vivre. Moi, j'avais mon travail, mon appartement, la belle vie, quoi ! Mais, pour la famille, ce n'était pas le cas. J'avais fait la connaissance d'un couple qui habitait sur la Côte d'Azur et qui avait un hôtel, à Fréjus exactement. Ils m'avaient demandé de venir chez eux pour travailler"(Fatima).

"En 2004, je voulais faire une spécialisation. Je suis venue pour un mois, et tout m'a plu. J'étais vraiment fascinée par tout... Les gens avaient l'air heureux. En Algérie, les gens ne sourient plus, à cause de tout ce qui s'est passé, la décennie noire... C'était quand même une drôle d'expérience cette période. On avait beaucoup d'argent, mais on ne pouvait rien faire. La société algérienne est une société où tu ne peux pas vraiment t'épanouir. C'est une société patriarcale, très traditionnelle. Même quand on rentre dans une famille, c'est toujours la tradition"(Amina).

Les parcours de ces femmes remettent en cause une certaine vision des migrations féminines qui a associé l'arrivée des femmes dans le cadre du regroupement familial au fonctionnement des structures de parenté et de l'organisation traditionnelle de la société.

Les migrations de Halima, Salima, Fatima et Amina montrent la forte adaptabilité des relations familiales : leur morphologie s'ajuste aux cycles de vie et aux phases migratoires de la famille nucléaire et élargie ; leur configuration varie selon les apports économiques des uns et des autres et les rapports affectifs les unissant. Dans le processus du départ, les négociations entre époux sont doublées par celles entre les générations. Les parcours de ces femmes remettent en cause une certaine vision des migrations féminines qui a associé l'arrivée des femmes dans le cadre du regroupement familial au fonctionnement des structures de parenté et de l'organisation traditionnelle de la société. Le sens qu'elles attribuent à leurs expériences déconstruit une vision spéculaire antinomique qui oppose les femmes qui émigrent "seules" aux femmes qui migrent dans le cadre du regroupement familial. Les premières sont souvent considérées comme étant poussées à la migration par une quelconque prédisposition émancipatrice, tandis que les secondes sont considérées comme étant marquées par la soumission et/ou l'absence d'autonomie. Or les femmes qui partent "seules" peuvent rester attachées à une logique familiale et celles qui migrent dans le cadre du regroupement familial peuvent poursuivre un projet d'autonomisation individuel

et/ou du couple. Ces migrantes s'accommodent parfois des vieilles hiérarchisations, d'autres fois elles les déjouent en disposant les relations dans un jeu d'échelles réversible qui brouille les frontières et les appartenances. Ces processus se jouent dans des hiérarchies toujours à redéfinir tant au niveau économique que culturel, mais également au niveau des politiques migratoires.

La crise de la présence socioculturelle

La migration a produit dans la vie de Halima, Salima, Fatima et Amina une suspension de l'ordre connu, de la vie ordinaire et des habitus domestiques. À travers leurs récits, l'identité, la culture, les appartenances sociales et politiques apparaissent moins monolithiques, moins stables et circonscrites dans l'espace et dans le temps. Ces femmes mettent l'accent sur les ruptures mais également sur les dispositifs qu'elles ont mis en œuvre pour dépasser le choc de l'arrivée et surtout la première impasse : celle de l'obtention des "papiers".

"Je suis arrivée en France et je suis restée cinq ans sans papiers. C'était à cause du domicile. À cette époque-là, pour avoir la carte, il fallait avoir un domicile et, avec le domicile que j'avais, ils n'acceptaient pas. Une pièce, une cuisine. Alors, mon mari avait peur qu'on me renvoie en Algérie. Même pour l'accouchement de mes enfants, j'ai payé. Parce que je n'avais pas de Sécurité sociale" (Salima).

"Je ne savais pas que pour venir en France, il fallait avoir des papiers. Je croyais que quand on arrive, c'était facile quand on parle un petit peu français, qu'on sait faire des choses. Je pensais qu'on pouvait trouver un travail, un appartement... Sauf qu'une fois ici, je me suis rendu compte qu'il fallait des papiers. Et pour ces papiers-là, j'ai galéré. L'idée qu'on avait de la France, c'était autre chose. On voyait la France... comme le paradis, où il y a tout. Les papiers, j'ai dû les attendre pas mal d'années. Je suis restée trois ans sans papiers, comme mon fils que j'avais emmené avec moi en 1987" (Fatima).

"Moi je croyais que c'était facile. Je ne savais même pas ce que ça voulait dire 'sans-papiers'. Je pensais que le fait de venir avec un visa, d'être diplômé, de parler français donnait ce droit. Je ne connaissais pas ce monde... obscur. C'est comme ça que je suis devenue sans-papiers" (Amina).

La migration est une mise à l'épreuve des conditions de l'inclusion juridique et sociale. Les récits de Halima, Salima, Fatima et Amina restituent le jeu existant entre inégalités et égalités, entre société majoritaire et groupes d'immigrés, ils soulignent également l'importance de l'expérience quotidienne à la base des changements qui marquent leur devenir⁽⁵⁾.

“Quand je suis arrivée ici, c’était en février 1972, c’était vraiment très dur pour moi, ne parlant pas français, ne sachant ni lire ni écrire. Quand je sortais, je me perdais. Alors c’était horrible. Puis tout doucement, les gosses sont arrivés. Et je me suis habituée. Cela fait maintenant trente-huit ans”(Halima).

“Quand je suis rentrée en France, je n’avais même pas 20 ans. Je ne savais pas grand-chose. J’entrais dans un pays qui n’était pas le mien... Même les gens étaient différents. Chez moi, en Algérie, il n’y a pas de cafards. Les souris, oui, mais dehors, pas dans la maison. Chez moi, la maison, c’est presque de la terre, mais c’est propre. Et quand je suis venue ici, il n’y avait pas de douche. Là-bas, on va au hammam. Quand je suis arrivée en France, je suis partie au Monoprix, et j’ai vu un Noir. C’était la première fois de ma vie. En Algérie, il y en a dans le Sahara, mais pas chez nous”(Salima).

“Ce que j’entendais de la France, c’était la liberté, le paradis. Souvent, ce mot-là revient... Le paradis... Alors qu’en réalité, quand je suis venue en France, c’était vraiment l’enfer pour moi pendant quelque temps”(Fatima).

“On ne se sent pas chez nous. Ici, tu sens que tu n’es pas chez toi... Parce que nous, on n’a pas eu cette culture. On essaye de valoriser l’enfant, ce qu’il peut donner en mieux, et vous, vous essayez de l’écraser à terre”(Amina).

La crise socioculturelle vécue par Halima, Salima, Fatima et Amina à leur arrivée en France s’est résolue grâce aux relations quotidiennes de la vie familiale et du voisinage. Elles se sont ainsi adaptées à une réalité méconnue, parfois idéalisée. À travers des contacts ordinaires, elles sont parvenues à créer un nouvel ordre socioculturel.

Travailler ou ne pas travailler à l’extérieur de la maison

Les parcours migratoires de Halima, Salima, Fatima et Amina illustrent comment les situations migratoires des femmes ne s’expriment pas dans les mêmes termes que celles des hommes⁽⁶⁾. La manière d’évaluer leur contribution économique est en effet liée à la position qu’elles occupent dans le système reproductif (notamment le nombre d’enfants et leur âge). L’importance qu’elles lui confèrent questionne leur choix de travailler ou de ne pas travailler à l’extérieur de la maison. Halima, Salima, Fatima et Amina jugent leur contribution au projet familial à partir d’une logique qui s’articule sur des temporalités individuelles et générationnelles : elles regardent l’insertion dans le monde du travail à partir de la place occupée dans la sphère familiale. Le fait de vivre dans un contexte étranger donne une nouvelle valeur à la sphère familiale et aux fonctions domestiques et maternelles qu’elles accomplissent.

Elles révèlent le poids qui pèse sur leurs épaules par leur double inscription dans les sphères productive et reproductive dans le contexte migratoire. Comme de nombreuses femmes immigrées, Halima, Salima, Fatima et Amina ont joué un rôle fondamental dans les rapports intergénérationnels : “réussir tous ensemble”, c’est-à-dire accompagner les enfants dans un contexte socioculturel différent, est devenu un objectif central dans leurs parcours.

“C’est moi qui décide de tout ! Le premier appartement, c’est lui qui l’a acheté, mais le reste. Toutes les choses dont il décide, ça tombe dans l’eau. Quand il dit ‘non’, eh bien, je commence à le travailler un peu, jusqu’à ce qu’il dise ‘oui’. Et il y a des choses que j’ai faites sans demander

son avis. J’ai acheté un appartement pour mon fils. Parce qu’il y a une maison que j’ai héritée du côté de ma mère. Je voulais que les enfants aient quelque chose pour avoir leur appartement, alors j’ai pris un appartement, et je n’ai pas demandé son avis” (Halima).

“Je suis heureuse quand même de les voir [les enfants]. Disons que c’est une réussite. Je n’ai pas travaillé dehors, je n’ai pas été à l’école, je n’ai pas appris grand-chose, mais j’ai mes enfants. Je suis contente, je les ai élevés, je les ai éduqués. Ils ont le bac, un travail ; il y en a qui sont mariés. Ils ont réussi dans la vie. Dans la vie, c’est moi qui décide de tout. Mon mari, c’est l’extérieur. Il va chercher les papiers, l’admi-

nistratif. Il va à la poste, à la banque, Leclerc... tout ça, c’est lui. Il va faire les courses. Il gère le financier. Moi, je ne peux pas faire les deux. Vous savez, quand on a 7 enfants à la maison, c’est dur. Je me rappelle, la machine, elle marchait 5 fois par jour. Et faire à manger pour 7... J’étais jeune pour porter tout. J’avais du courage : faire le ménage, les repas, recevoir des gens, tout faire...” (Salima).

“J’ai travaillé comme infirmière avec une chirurgienne-dentiste, un an avant que ma mère ne déménage, et un an après. Mais j’ai arrêté, car ma mère ne voulait pas que je reste à Casablanca. J’ai travaillé dans une pharmacie, aussi, mais pas longtemps. Je venais juste de terminer mon diplôme de comptabilité, mais je n’avais pas trouvé de travail. En plus, ça ne m’intéressait pas de rester enfermée dans un bureau. Après, j’ai travaillé à l’hôtel en tant que réceptionniste. En France, j’ai dû m’occuper de mes enfants, et c’est tout” (Fatima).

“Il fallait que j’aide mes enfants à s’intégrer, parce que ce n’était pas du tout évident au début. Ils étaient malheureux. Après, ils se sont habitués. Maintenant, ils sont très bien. On dirait qu’ils sont nés ici... Je voudrais que mes garçons réussissent. Donc, je les suis de près. Je leur dis : ‘Je vais passer le brevet, le bac avec vous’” (Amina).

Le fait de vivre dans un contexte étranger donne une nouvelle valeur à la sphère familiale et aux fonctions domestiques et maternelles qu’elles accomplissent. Elles révèlent le poids qui pèse sur leurs épaules par leur double inscription dans les sphères productive et reproductive dans le contexte migratoire.

Le regard de Halima, Salima, Fatima et Amina dépasse la vision essentialiste des migrantes qui décontextualise leur place dans les situations familiale, économique et politique, tant dans la société de départ que dans celle d'arrivée. Leurs expériences montrent que les modèles interprétatifs "évolutionnistes", qui considèrent que les migrations transforment la "femme traditionnelle" (mère au foyer, dépendante du mari) en "femme moderne" (travailleuse, capable de maîtriser son taux de fertilité et autonome au niveau économique), sont insuffisants pour saisir leur devenir⁽⁷⁾. En effet, l'étude des situations migratoires féminines questionne la vision universaliste occidentale qui pose le binôme femme-travailleuse comme point de référence unique d'un cheminement émancipatoire.⁽⁸⁾ La mobilité peut participer tantôt aux dynamiques du changement, tantôt aux dynamiques de la continuité. Pour saisir l'imbrication des divers niveaux, il est important de regarder le jeu qui se crée entre structures familiales, liens de parenté et valeurs culturelles, entre le global et le local, entre les structures objectives et les conditions subjectives, à partir d'une vision genrée du phénomène. Par ailleurs, Halima, Salima, Fatima et Amina soulignent qu'elles ont joué un rôle fondamental dans la gestion du salaire et dans l'administration des gains familiaux. Et cette fonction, reconnue comme la clef de la réussite familiale, révèle que, nonobstant la valorisation du rôle d'épouse et de mère, elles sont dans la perpétuation de la tradition et en même temps dans l'innovation.

Bilocalisme et pendularisme

Halima, Salima, Fatima et Amina évoquent comment, à leur arrivée en France, elles ont créé un monde social inspiré de celui du pays de départ, basé sur les solidarités villageoises et de parentèle. Elles ont appris à reconsidérer leurs devoirs, leurs engagements, leurs dettes morales et économiques envers ceux et celles qui sont restés. Comme tant d'autres immigrées, elles n'ont pas coupé leurs attaches avec leur pays d'origine mais elles ont créé de nouveaux ancrages affectifs et économiques qui coexistent avec ceux du départ. Elles ont redéfini le lien avec le lieu natal, désormais intégré dans un espace d'appartenance plus large. Avec le temps, le pays de départ s'est transformé en lieu où la famille se retrouve pendant les vacances.

"En Algérie, j'ai encore un tout petit coin, j'ai des gens qui m'aiment là-bas. Ils sont venus chez nous au Maroc. Voilà, j'ai gardé le contact avec une famille" (Halima).

"Aujourd'hui, vous me posez la question : 'Tu restes ici ou tu pars ?' Je pense que je reste ici, avec mes enfants. J'ai grandi avec eux. À l'âge de 20 ans, j'ai eu mon fils. Aujourd'hui, j'ai 59 ans. Alors, si j'abandonne mes enfants... C'est moi qui les conduis, qui leur montre le chemin... J'ai toujours été là pour eux. J'ai géré l'école, les maladies, les peines, les joies... J'étais là, près de mes enfants, et je reste ici" (Salima).

“C’est dur de repartir, là maintenant, au Maroc. Nous vivons ici, on y a pris nos habitudes. Et puis mes filles ne voudront jamais partir. Et j’ai envie de vivre avec mes filles” (Fatima). *“Je vais vous expliquer une chose qui est bizarre. En été, je suis partie chez moi. J’ai nettoyé, j’ai fait ci, j’ai fait ça. Ma mère m’a dit : ‘Mais tu vas partir.’ J’ai dit : ‘Attends, je range la maison.’ Je ne voulais pas partir... Ma mère m’a dit : ‘Ma fille, la pauvre, elle est complètement folle, elle sait pas ce qu’elle veut.’ C’est très dur. C’est une maison où on a beaucoup de souvenirs. Ici il y a ma famille, c’est mon foyer. Mais j’aime beaucoup là-bas aussi”* (Amina). Comme beaucoup d’autres femmes, Halima, Salima, Fatima et Amina jouent un rôle fondamental dans l’entretien de la maison familiale qui, au-delà des séjours plus ou moins réguliers, a une valeur symbolique qui dépasse le contexte des vacances. C’est souvent autour de ces maisons que la mémoire familiale se fixe en donnant du sens au devenir individuel et familial. Le lieu d’origine se transforme ainsi en un lieu symbolique, il demeure la référence spatiale qui permet de relier les lieux où sont dispersés les parents, les amis et les villageois. Néanmoins, cette relation est alimentée par les rapports intergénérationnels⁽⁹⁾, notamment ceux que Halima, Salima, Fatima et Amina entretiennent avec leurs enfants en France. L’importance qu’elles confèrent à l’habitation dans le pays d’origine exprime les ruptures et les continuités, la solidarité ou l’entraide qui traversent les rapports sociaux de sexe et des générations en situation migratoire.

Les migrantes entre changement et continuité

Les parcours migratoires de Halima, Salima, Fatima et Amina permettent de mieux appréhender les dynamiques à travers lesquelles les mobilités participent au changement et/ou à la continuité dans les rapports sociaux de sexe. Leur mise en perspective fait apparaître des différences et des similitudes. Leurs expériences éclairent le rôle fondamental que jouent les femmes dans la réussite familiale en situation migratoire, mais également dans la réorganisation des rapports familiaux entre les sociétés sédentaires. Les stratégies qu’elles mettent en œuvre révèlent les contradictions liées à leur rôle dans la perpétuation de la tradition et en même temps dans les ruptures opérées aux niveaux personnel, familial et collectif. Leur parole permet de saisir la façon dont ce processus est structuré par des temporalités individuelles et générationnelles insérées dans les histoires du groupe domestique élargi. La vision androcentrique constitue encore la base référentielle des études migratoires, ce qui contribue à voiler le caractère relationnel et synchronique des migrations. Les processus migratoires s’accommodent des actions de tous les sujets impliqués et leur analyse nécessite

d'adopter une "approche relationnelle" qui regarde tous les sujets impliqués dans leurs interactions et leurs interdépendances entre et à travers les générations.

Les itinéraires de Halima, Salima, Fatima et Amina permettent de saisir la variabilité des mouvements de population et de repenser les modèles interprétatifs qui présentent les migrations comme un mouvement unilinéaire et évolutif. Elles montrent la relation constante entre le pôle du changement et celui de la continuité, entre le pôle familial et l'individu. Sans oublier que leurs trajectoires s'insèrent dans des rapports de pouvoir en termes de genre. Les migrations ne portent pas à la dilution des diversités dans une culture monolithique mais à la création de nouvelles configurations socio-culturelles et économiques, accompagnées de dispositions inédites de domination et de subalternité. C'est en les manipulant, en les ajustant, en les adaptant et en les accommodant, que les migrantes jouent entre changement et continuité. ■

Notes

1. Les recherches sur les migrations féminines se sont développées d'abord aux États-Unis, ensuite en Europe. En France, la littérature sur la question "genre et migrations" est désormais riche et articulée. Voir Anne Golub, Mirjana Morokvasic, Catherine Quiminal, "Évolution de la production des connaissances sur les femmes immigrées en France et en Europe", in *Migrations Société*, n° 52, 1997, pp. 19-37 ; Madeleine Hersent, Claude Zaidman (dir.), *Genre, travail et migrations en Europe*, CEDREF, 2003 ; Christine Catarino, Mirjana Morokvasic, "Femmes, genre, migrations et mobilité", in *Revue européenne des migrations internationales*, n° 1, 2005, pp. 7-23 ; Jules Falquet, Emmanuelle Lada, Aude Rabaud (dir.), *(Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et "race". Repères historiques et contemporains*, CEDREF, 2006.
2. Nous avons rencontré Halima, Salima, Fatima et Amina dans le cadre du programme partenariat institutions citoyens pour la recherche et l'innovation "Paroles croisées", soutenu par le Conseil régional d'Ile-de-France entre 2008 et 2011 et qui a donné lieu à un partenariat entre l'unité mixte de recherche Genre, travail, mobilités (UMR CRESPPA-GTM-CNRS/université Paris-VIII/Paris-X) et l'Association des travailleurs maghrébins de France (ATMF) d'une ville de la banlieue parisienne. Ce programme de recherche est né de l'intention de déconstruire les dominations et les hiérarchies à la base de la production du savoir (voir Laurence Roulleau-Berger, *Désoccidentaliser la sociologie. L'Europe au miroir de la Chine*, éd. de L'Aube, 2011). Pour y parvenir, nous avons fait le choix méthodologique de produire des récits croisés entre chercheurs et adhérentes. Les récits de Halima, Salima, Fatima et Amina – dont les prénoms ont été modifiés dans cette présentation – ne représentent donc qu'un volet d'une réflexion théorique et méthodologique plus large. Dans cette contribution, nous avons décidé de valoriser leur parole.
3. Sayad Abdelmalek, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.
4. Élodie Razy, "Les sens contraires de la migration. La circulation des jeunes filles d'origine soninké entre la France et le Mali", in Daho Djerbal, Aïssa Kadri, Adelina Miranda (dir.), *Femmes en migration. Travail, business, exil, asile, NAQD*, n° 28, 2010, pp. 213-240.
5. Danièle Kergoat, Adelina Miranda, Nouria Ouali (dir.), "Migrantes et mobilisées", in *Cahiers du genre*, n° 51, 2011.
6. Adelina Miranda, "Les arrangements des femmes migrantes entre sphères productive et reproductive", in Claire Cossée, Adelina Miranda, Nouria Ouali, Djaouida Sehili (dir.), *Le Genre au cœur des migrations*, Petra, 2012, pp. 102-116.
7. Nassima Moujoud, "Genre et migration de femmes seules. Entre androcentrisme et prisme de 'la culture d'origine'", in Daho Djerbal, Aïssa Kadri, Adelina Miranda (dir.), *op. cit.*, pp. 55-78.
8. Yeza Boulahbel, "Femmes de France et d'Algérie : une stratégie d'autonomisation à l'ombre des traditions", in *Les Cahiers du Mage*, n° 3, 1996, pp. 105-114.
9. Claudio Bolzman, Rosita Fibbi, Marie Vial, "Italiennes et Espagnoles en Suisse à l'approche de l'âge de la retraite", in *Revue européenne des migrations internationales*, n° 2, 1999, pp. 69-93.